

Il reste ensuite à l'éleveur à adopter un genre de nourriture qui lui permette de tirer le parti le plus avantageux de ses produits. Je m'explique.

Le cultivateur ne peut trouver profit à l'engraissement des porcs qu'autant qu'il vendra ses porcs gras infiniment plus cher qu'il ne vendrait les aliments que ces mêmes porcs ont consommés : il doit donc choisir parmi ses produits propres à être donnés en nourriture aux porcs, ou ceux dont la valeur vénale est la moindre, ou ceux dont la consommation donnera à ses porcs une valeur supérieure à la valeur primitive de ces produits en nature.

Ces principes ne doivent pas seulement guider le fermier dans l'engraissement des porcs, il doit les appliquer à tous les animaux qu'il élève. S'il ne s'agissait que d'engraisser un bœuf, l'opération serait très-simple et très-facile. Ce qui demande beaucoup de connaissances, beaucoup d'expérience, beaucoup de tact et d'habileté, c'est d'engraisser fructueusement, c'est à dire, de vendre le bœuf gras plus cher qu'il n'a coûté.

Ceci bien entendu, voici comment je procède pour engraisser un porc :

Quand un animal me paraît propre à être entrepris, c'est le mot, en même temps que je le soumetts à un nouveau régime alimentaire, je ne le laisse plus vagner librement dans sa cour ; seulement, pendant les premiers jours, pour l'habituer peu à peu à une séclusion complète, je lui accorde quelques moments de liberté, que je finis par supprimer tout-à-fait. Forcé par ma position de donner à mes porcs une nourriture purement végétale, je débute avec eux par des choux, des raves, des topinambours, d'abord administrés crus, ensuite cuits. Quand je m'aperçois que mes porcs commencent à se fatiguer de ces aliments, je les remplace par des pommes de terre, des betteraves, auxquelles j'associe à la fin d'épaisses bouillies de farines d'orge, de seigle ou de sarrasin, ainsi que les eaux grasses et les résidus de la cuisine et de la laiterie.

Comme vous voyez, je commence l'engraissement par les aliments les moins nutritifs et les moins appétissants, pour terminer par ceux qui, sous un moindre volume, contiennent beaucoup de substance alimentaire. Cette marche est indispensable pour deux motifs : d'abord parce que l'appétit d'un animal à l'engrais diminue pro-

gressivement, ensuite parce que les dernières livres de graisse sont beaucoup plus difficiles à produire que les premières.

L'expérience indique à l'éleveur le moment où il doit tuer un porc à l'engrais, sous peine de le voir périr d'une maladie comme sous le nom de cachexie graisseuse, et de perdre en un moment tout le fruit de ses dépenses et de ses soins.

Augustin. — Vous nous avez dit, Monsieur, que vous étiez forcé par votre position d'alimenter vos porcs avec des végétaux ; il y a donc des fermes où ils sont nourris et engraisés avec de la viande ?... Cela me semble étrange.

M. de Morsy. — A l'école vétérinaire d'Alfort, où l'on s'occupe beaucoup de l'élevage des porcs, ces animaux sont presque exclusivement nourris avec la chair des chevaux et autres bestiaux morts dans l'établissement. Ce mode d'alimentation réussit parfaitement, et c'est une nouvelle preuve que le porc doit être considéré comme le plus précieux des animaux domestiques, puisque c'est le seul dont l'homme puisse faire varier la nourriture à sa volonté ou selon ses ressources.

Il est aussi à remarquer que la fécondité du porc tient du prodige ; et Vanbaan a calculé que les descendants d'une seule truie pouvaient, en dix ans, composer une famille de six millions d'individus.

Les trois jeunes gens. — Six millions ! M. de Morsy. — Oui, six millions bien comptés. Les calculs du maréchal sont clairs et irrécusables. Ce qui vous paraîtra peut-être moins extraordinaire, mais ce qui au fond l'est davantage, c'est la progéniture d'une truie du comté de Leicester, en Angleterre. Des procès-verbaux authentiques, déposés à la société royale d'agriculture de Londres, attestent que cette bête mit bas et éleva, dans le cours de sa vie, trois cent cinquante-cinq petits, dont la vente produisit cent cinquante livres sterling [3,750 fr.]

[A continuer.]

LA FERME DE MON VOISIN.

Dans ma dernière communication, je vous ai donné une courte description des bâtisses et du bétail de mon voisin. Cette fois, je visitai M. X spécialement pour connaître et étudier sa conduite

et ses systèmes. Après les préliminaires de rigueur, et après nous être assis tous deux à côté d'un bon feu, je dis à mon voisin que la terre étant maintenant recouverte de neige et la continuation de notre visite sur la ferme étant pour le moment impossible, j'étais venu pour causer avec lui sur les principes d'après lesquels il s'est guidé pour faire de sa terre, qui, à ma connaissance, était des plus pauvres, une des plus belles fermes du comté.

D'accord avec vous, dit-il. C'est justement le temps de causer sur l'agriculture. L'hiver est la saison où le cultivateur doit lire et discuter. Les soirées sont longues ; les travaux ne pressent jamais absolument, et rien n'est si agréable qu'une causerie près d'un bon feu, quand règne au dehors une température au-dessous de zéro. Au reste rien n'empêche, qu'après avoir parcouru l'histoire de mes commencements et de mes procédés agricoles, nous allions par un beau dimanche après-midi faire la visite de mes champs et voir de nos yeux ce qui aura fait le sujet de notre entretien.

Ceci posé, je crois qu'il vaut mieux commencer par le commencement et vous faire connaître les vues et les intentions qui m'ont porté à entreprendre la culture de cette ferme ; d'autant plus que vous avez l'intention de publier le résultat de cette causerie, et que mon histoire et mon exemple, soutenus par les faibles succès obtenus, pourraient porter d'autres personnes de plus d'éducation et de plus de moyens à adopter la même carrière. Le pays tirerait un immense avantage d'avoir moins d'hommes de profession, moins de commerçants, et plus de cultivateurs instruits. C'est en ayant des hommes instruits parmi ses membres que l'agriculture atteindra le rang qu'elle mérite dans notre société.

Mais revenons à mon histoire, dit M. X. Il y eu onze ans dans le mois d'avril dernier, je me trouvai avec 9 enfants, dont plusieurs en adolescence, et non exempt de soucis à l'égard des biens de ce monde. Jusque là, j'avais été engagé dans une carrière qui m'avait certainement mis en lieu de vivre, mais elle était précaire, donnant tantôt du bénéfice, tantôt des mécomptes. Les enfants avaient besoin d'être formés et demandaient une occupation qui pût les initier à la vie pratique, chose essentielle à leur avenir. L'énergie de jeune âge commençait à me laisser. La